

## Chapitre IV

### La Rose de sable

Ce roman est écrit en 1926, période de tumulte politique en France et de crise personnelle chez l'auteur: le colonialisme s'épanouit partout, quant à l'auteur, il est écarté de la société.

Cette crise des " voyageurs traqués ", en 1928, obligea Montherlant à rester temporairement hors de France " pour des raisons de climat et d'exotisme.<sup>1</sup> Il visita plusieurs pays y compris l'Afrique du Nord. Bientôt, sa volonté de vivre se dissipa, il ne s'intéressa plus qu'à la condition faite aux indigènes:<sup>2</sup> ce qu'il voyait, entendait, c'était l'injustice exercée par le puissant colonisateur français contre le faible indigène. Humaniste, il en souffrait. La responsabilité d'être un écrivain digne de ce nom l'encouragea à écrire pour démontrer la nécessité d'une réforme du colonialisme.

C'est surtout en 1930, 'Exposition coloniale de Paris qui le décida à écrire ce roman --- La Rose de sable --- dont un des personnages incarnerait la lutte entre le colonialisme le plus traditionnel et l'anticolonialisme.<sup>3</sup> Il mit à peu près trois ans à l'écrire, mais aucun éditeur ne le publia, simplement parce que la France, à ce moment là, entre 1930 et 1932, subissait les attaques verbales d'Hitler et de Mussolini. Le roman tombait mal : " en publiant un livre dont le personnage principal portait un jugement sévère sur l'occupation française en Afrique du Nord, j'aurais fait

---

<sup>1</sup> Henry de Montherlant, La Rose de sable, (Paris: Gallimard, 1968), p.VII.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid., p.VIII.

sans nul doute le jeu de l'ennemi ", pensa-t-il.<sup>1</sup> La sagesse, la responsabilité lui dictèrent qu'il fallait taire la vérité.<sup>2</sup> Il dut attendre trente-cinq ans avant de le publier.

Le roman choqua les lecteurs. La Tunisie proposa à l'auteur vingt mille francs pour qu'il écrivit un autre roman, sur le même thème, en sa faveur. En France, l'Académie Française offrit à Montherlant le Grand Prix de Littérature.

On a déjà vu, dans l'introduction de la thèse, comment Montherlant jugeait la responsabilité de l'écrivain. La protestation de l'auteur contre le colonialisme est manifestée non seulement à l'égard de l'occupation française du territoire marocain mais de l'expédition italienne en Ethiopie. C'est pourquoi il refusa la proposition du gouvernement tunisien, et ne voulut pas que l'on pense qu'il écrivait pour de l'argent. Quant à l'argent de l'Académie, il le distribua aux soldats français du Maroc et aux indigènes de ce pays.

Les quatre principes de base qu'il avait adaptés ---esprit fair play; générosité chevaleresque; amour de la justice et acceptation que chacun a raison<sup>3</sup>--- lui enseignèrent que les soldats français mourant dans les pays colonisés souffraient et mouraient pour rien.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup>Ibid., p.XI.

<sup>2</sup>Montherlant, " Carnet XXI ", Essais, p.1050.

<sup>3</sup>Montherlant, " Carnet XXVIII ", Essais, p.1171.

<sup>4</sup>Montherlant, La Rose de sable, p.XII.

Au travers de cette oeuvre, Montherlant souhaitait dénoncer le principe colonial, et, par voie de conséquence, obliger la société, ses gouvernements, et son public à corriger les effets d'une nouvelle forme d'esclavage. Le don de l'argent de l'Académie montra bien son opinion sur le problème. Selon lui, ni les Français ni les Arabes n'avaient tort; " on a fait son devoir également ".<sup>1</sup>

On répondit plus ou moins à ses écrits. Le gouvernement français résolut, en 1955, de rendre aux musulmans nord-africains l'Afrique du Nord. Ainsi ne serait-il pas exagéré de dire que Montherlant " fit oeuvre, le premier peut-être, d'écrivain anti-colonialiste ".<sup>2</sup>

Ce chapitre se doit d'être divisé en deux parties: la première: une analyse de la déchéance d'Auligny, personnage principal; la seconde: l'avis de Montherlant sur le colonialisme, exprimé à travers ses personnages. Si on négligeait l'une des deux parties, on ne comprendrait pas tout l'humanisme de l'auteur, parce que la chute du personnage reflète la déchéance de l'enfant, ancêtre de l'humanité, tandis que, la seconde montre le peuple privé de liberté, d'égalité, et de fraternité, besoins de base de l'homme.

### Déchéance d'Auligny

Lucien Auligny, 29 ans, était soldat au Maroc, malgré son émotion et sa sensibilité. La poésie, la littérature, surtout les

---

<sup>1</sup>Ibid., p. XI.

<sup>2</sup>Andre Marissel, Montherlant, p. 67.

oeuvres de Racine, lui plaisaient. C'est parce que sa mère souhaitait voir tout son entourage en uniforme qu'il avait choisi la carrière des armes.

Mme. Auligny était la fille du général Pétivier, commandant en Indochine et elle se sentait très fière de sa bravoure. Le militarisme avait en elle des racines profondes; elle aspirait à glorifier pour toujours l'honneur de la famille. Malheureusement, son espoir fut déçu. Elle dut se marier avec un employé civil, mou, médiocre. Le statut de son mari ne pouvait pas se comparer avec le sien: M. Auligny était inférieur à elle dans tous les domaines, au-dessous d'elle par la situation et par les biens. Ses trente années de travail dans l'administration n'équivalaient à rien. Il restait toujours au niveau d'employé, sans perspective de promotion, malgré l'influence et l'aide ardente de sa femme. Plus Mme. Auligny y pensait plus elle méprisait son mari. Ainsi tentait-elle de le tenir à l'écart de leurs enfants: Marie-Thérèse et Lucien. Elle ne voulait pas que la jalousie du père compromit le succès du fils.

Mme. Auligny joue un rôle différent de celui de Mme. de Coantré et de Mme. Exupère. Mme. de Coantré gâte son fils par amour excessif. Elle ne le gronde jamais quoiqu'il commette des erreurs. Quant à Mme. Exupère, elle ne se soucie jamais de son fils. Exupère est surveillé par sa grand-mère; il ne reçoit jamais l'amour maternel. Dans ce roman, Mme. Auligny est une mère rigide, contrôlant soit la pensée, soit la conduite de ses enfants.

Il nous semble que Montherlant met l'accent sur l'importance de l'éducation parce que l'enfant est l'ancêtre de l'homme. Son développement dépend beaucoup des parents.

Mme. Auligny est très rigide. " Il n'y a rien de plus dangereux pour un enfant et un adolescent que d'avoir une mère rigide ".<sup>1</sup> Elle veut jouer le rôle du père. En faisant cela, elle détruit l'image puissante du père. D'habitude, tout enfant exige que son père soit puissant, glorieux, qu'il soit un guide infailible et fort. L'enfant veut que son père soit sans peur parce qu'un père doit guider, rayonner, éclairer, conduire son enfant vers l'âge adulte et responsable.<sup>2</sup>

Si le rôle du père est réduit, à cause de sa propre impuissance ou à cause d'autres facteurs, l'enfant ne pourra pas l'imiter et aura des difficultés par la suite dans son développement psychique.

Le père exclu, elle gouverna librement ses enfants. Elle leur apprend tout ce qu'elle savait de l'armée. N'oublions pas un point: par éducation, Mme. Auligny serait fière que son mari ou son fils soient morts pour la patrie. Lorsque son mari ne peut pas répondre à ses besoins, elle cherche ardemment à faire partager à son fils ses idées sur la gloire d'une carrière militaire. Elle

---

<sup>1</sup> Pierre Daco, Les Triomphes de la psychanalyse, ( Belgique: Gerard & C<sup>0</sup>, Verviers, 1965 ), p.255.

<sup>2</sup> Ibid., p.306.

louait en présence d'Auligny l'audace de son cousin tué à la guerre. Les Légions d'honneur du grand-père étaient de temps en temps citées pour rappeler le garçon au sentiment du devoir. Ce qui ne fut pas sans résultat: Marie-Thérèse accepta de se marier avec un capitaine, qui, selon sa mère, sauva Verdun tout seul; quant à Auligny, il devint lieutenant. Elle n'oubliera jamais le jour, où son fils supplia Saint Martin de faire durer la guerre pour qu'il y prit part.

Peut-être Mme. Auligny ne sentit-elle pas les contradictions de l'éducation qu'elle donnait à ses enfants. Elle apprit à Auligny à devenir un militaire, métier demandant l'obéissance décidée, tandis qu'elle lui montra comment apprécier la beauté de la littérature, chose abstraite, exigeant une délicatesse de sentiment. L'arme et le coeur ne se réconcilient jamais!

" Mme. Auligny vivait des oeuvres. Elle n'en vivait pas matériellement, mais elle en vivait moralement: c'était dans les milieux d'oeuvres, surtout qu'elle nourrissait son intrigue et son importance. S'insinuer dans une oeuvre ",<sup>1</sup> telle était la vie de Mme. Auligny. Elle vivait toujours dans l'illusion. Elle pensait par exemple au combat d'un officier de cavalerie: " au cours d'une vraie attaque " à la française " contre un ennemi " dix fois supérieur en nombre" (elle n'admettait pas moins), cet être exquis, chargeant avec pour toute arme une cravache, était blessé. Mais il ne tombait pas, ce qui eut été déchoir: il s'étendait pour mourir, allumait une

---

<sup>1</sup> Montherlant, Tous feux éteints, p. 100.

cigarette, tandis qu'un de ses hommes, anarchiste dans le civil, lui faisait un rempart de son corps, et lui disait de prendre son cheval. Plus tard, l'homme, les larmes aux yeux, venait rendre visite à la jeune femme..."<sup>1</sup> Quelle pitié! La vie ne ressemblait point au roman ou à l'imagination.

Par nature, Lucien était un enfant doux, généreux, qui voulait devenir épicier, jockey ou acteur.<sup>2</sup> Il possédait un équilibre moral, différant de Léon de Coantré ou d'Exupère. Mais il ne pouvait pas s'évader de l'impérialisme de sa mère abusive, qui " l'avait bourré d'idées et de sentiments qui ne lui étaient pas adaptés".<sup>3</sup> C'était un garçon sensible, trop sensible peut-être: à vingt-huit ans, il ne pouvait pas se calmer en voyant un chat abandonné sur l'échafaudage d'une maison.<sup>4</sup> Avec cette sensibilité, que pouvait-il faire, au Maroc, comme officier d'infanterie, alors que son devoir serait de contrôler et quelquefois de supprimer les gens?

Auligny, n'est pas un officier distingué. Il ne possède ni le goût pour le risque, ni le goût pour l'autorité.<sup>5</sup> C'est un homme sans confiance en soi. Apprenant sa nomination, " Moi, député, j'en aurais été bien incapable! ", s'exclama-t-il.<sup>6</sup> Lorsque ses

---

<sup>1</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 34.

<sup>2</sup> Ibid., p.45.

<sup>3</sup> Ibid., p.406.

<sup>4</sup> Ibid., p.48.

<sup>5</sup> Ibid., p.50.

<sup>6</sup> Ibid., p.51.

supérieurs lui donnent un ordre, il leur en demande la raison.

Le soldat ne doit ni douter des ordres ni en demander l'explication.

Son devoir suprême est d'obéir aux ordres sans questions.<sup>1</sup> Si un

soldat fait comme Auligny, une suite de problèmes arrive;

peut-être ne veut-il pas suivre tel ordre. Comment battre l'ennemi?

Auligny aime tout décrire. Ses lettres à sa mère comme les journaux de bord sont écrits d'une manière romanesque.<sup>2</sup> En bref, son caractère ne convient pas du tout à sa carrière. " Si Auligny n'avait pas été galvanisé par sa vie, il eut choisi un autre métier que celui de soldat ".<sup>3</sup>

Vivant en pays d'illusion comme sa mère, il aspirait à la Légion d'honneur. Mais, après avoir fait connaissance avec Ram, une fille arabe, il se rendit compte de plus en plus qu'il ne réaliserait jamais sa volonté et celle de sa mère. A leur première rencontre, Ram n'était qu'une petite fille sale et facile à abuser. Il fait l'amour avec elle comme si elle était une bête. Il la traite d'une manière sauvage, et plusieurs fois très forte. Peu à peu, il remarque la singularité de cette fille. Elle cède toujours à sa volonté; elle ne lui demande jamais argent, mais, à sa surprise, elle

---

<sup>1</sup>Sineenard Sawad-deebud, " Construction of a personality inventory for Military and Police officers ", (Master's thesis, Department of Education, Graduate School, Chulalongkorn University, 1982 ), p. 8.

<sup>2</sup>Montherlant, La Rose de sable, pp.162, 337.

<sup>3</sup>Ibid., p. 50.



accepte de bon coeur même une très petite somme qu'il lui donne. La bonté de Ram change son attitude envers les Arabes. Il les a une fois détestés parce qu'il pensait que ceux-ci étaient inférieurs aux Français. Mais, les gens de toutes les races ne diffèrent pas. Les Français ne sont pas si bons que les Arabes dans quelques cas. C'est à cause de cette vision claire que le mépris envers Ram se mua finalement en amour. L'amour romantique céda la place à l'amour platonique; une passion qui le rendit intelligent. " Il suffit d'aimer bien un seul être, pour connaître toute l'humanité ".<sup>1</sup> Il venait de savoir qu'il était venu pour se faire aimer, pas tuer.<sup>2</sup> Il dut tout faire pour charmer les indigènes. Ce fut son devoir ici. Mais ses supérieurs lui confièrent un travail difficile, c'est-à-dire, tuer les gens qui n'étaient pas du même avis que les Français.

C'est pourquoi il demande à être muté dans une autre ville quand les émeutes éclatent. Il ne veut pas supprimer les indigènes, gens de la race de Ram. On doit empêcher toute injustice, et, si on ne peut pas le faire, il faut écarter les mauvaises actions.

A Fez, il fut assiégé par un groupe de rebelles armés. Croyant que la franchise le sauverait, il ouvrit la porte pour causer avec les révoltés. Il oublia qu'il était très risqué de parler avec des gens armés. Aussitôt que la porte s'ouvrit, il fut fusillé par ces hommes, dont la haine pour les Français était sans limite.

---

<sup>1</sup> Montherlant, Va jouer avec cette poussière, p. 59.

<sup>2</sup> Ibid., p. 311.



Mme. Auligny accrocha le portrait de son fils contre le mur du salon. Elle apprit la nouvelle de la mort d'Auligny avec calme. La croix de la Légion d'honneur, qu'elle avait préparée depuis longtemps, fut épinglée sur l'uniforme de son fils. " Se tenant très droit, sa robe noire largement étalée, un mouchoir à la main, les doigts flambants de bagues, les yeux humides, mais qui ne déparaient pas la régularité ni la fièreté de ses traits, recevait les condoléances, ou plutôt les hommages, avec un air de reine ".<sup>1</sup> Comme d'habitude, M.Auligny fut tenu en dehors de la cérémonie, ne sachant presque rien sur la mort de son propre fils.

" Je suis sûre qu'il est mort en souriant ", dit Mme. Auligny,<sup>2</sup> à tous ses invités. " C'était le rêve de Lucien de mourir comme cela ", ajouta-t-elle fièrement.<sup>3</sup> Elle déclara à tout le monde à la cérémonie qu'elle n'hésiterait pas du tout à consacrer un autre enfant à cette affaire.<sup>4</sup> (Heureusement, elle n'avait qu'un seul fils, sinon plus d'un garçon serait tué pour éteindre sa volonté ).

Le lieutenant Lucien Auligny fut enterré, selon le souhait de sa mère, à Fez pour démontrer sa bravoure exceptionnelle " en ouvrant cette terre de son sang généreux ".<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 563.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid., p. 565.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> Ibid., p. 569.

Avis de Montherlant sur le colonialisme

Dans ce roman, Montherlant exprime son opposition au colonialisme. Auligny est bien son porte-parole. Nous allons voir que Montherlant ne s'intéresse pas seulement au bonheur des Français, mais aussi des Africains.

Auligny se demanda avant son départ pour Fez quelle était l'attitude de ses compatriotes venant en Afrique du Nord, et il trouva la réponse: " les uns y viennent pour s'enrichir, c'est-à-dire pour voler. Les autres pour faire les tyrannaux sur le dos de l'indigène".<sup>1</sup>

L'expérience de Montherlant pendant ses séjours dans ces pays musulmans entre 1930 et 1932 apparaît partout dans ce roman.

Comme ses amis, Auligny arriva au Maroc, fier de la gloire de son pays et en même temps dédaigneux de la race vaincue. On parlait, parmi les soldats français, de l'honneur du pays natal: " La France était la première nation du monde "<sup>2</sup> ou bien " La France était la seule nation d'Europe qui n'ait pas d'impérialisme",<sup>3</sup> etc. Les Arabes devaient supporter amèrement les injures, les mauvais traitements de leur colonisateur. Auligny ne vit rien de mal quand il bouscula une petite fille arabe.<sup>4</sup> Il se sentait " les nerfs rapés par quiconque ne parlait pas français ".<sup>5</sup>

Les officiers sur place lui apprenaient la façon de traiter ces Marocains. Pour les contrôler, selon l'adjudant Poillet, " il leur faut des coups de fouet "<sup>6</sup>. A son avis, " plus on est gentil

<sup>1</sup> Ibid., p. 305.

<sup>2</sup> Ibid., p. 6.

<sup>3</sup> Ibid., p. 7.

<sup>4</sup> Ibid., p. 15.

<sup>5</sup> Ibid., p. 8.

<sup>6</sup> Ibid., p. 317

avec eux, moins ils vous estiment ".<sup>1</sup> Quant à Poillet, " que d'affection pour un chien! Mais il laissera crever un indigène ".<sup>2</sup> Pour le capitaine de Canadelles, les Arabes étaient la plus sale race.<sup>3</sup> Difficile de croire que ces paroles sortirent des bouches de gens civilisés, venant d'un pays qui avait proclamé les Droits de l'Homme.<sup>4</sup>

Peut-être Montherlant suggère-t-il ici que l'opération violente des soldats ne peut pas marcher, puisque c'est une action contre une race qui se croit mal traitée par des gens plus civilisés. Plus on attaque les indigènes, plus on est battu ou révolté. C'est l'animal seul qui fait tout par force, l'homme qui a la pensée, ne devrait pas le suivre. Au contraire, tout le problème devrait se résoudre par la sagesse.

Il faut comprendre l'attitude de l'auteur sur la violence. Il approuve l'opération violente, par exemple dans la guerre, à condition qu'elle soit exercée sur une patrie aussi forte. Mais, il s'oppose ardemment à la violence contre les gens plus faibles.

Montherlant veut réclamer l'égalité des races. Il veut que ses compatriotes changent d'attitude. Quand on dit " je suis français ", on nourrit du même coup son illusion de supérieur, on

---

<sup>1</sup>Ibid.

<sup>2</sup>Ibid., p. 321.

<sup>3</sup>Ibid., p. 337.

<sup>4</sup>Ibid., p. 321.

nourrit son désir d'en imposer, et, implicitement, on abaisse les autres. Il faut éviter une telle chose!

On aime se persuader soi-même qu'il y a quelque chose dans son sang de super-fin, que les autres n'ont pas. Le nationalisme fait penser aux gens civilisés, tels que les Français, les Anglais, qu'ils ont vraiment de la chance d'appartenir à ces grands peuples. Mais, il ne faut pas oublier ceci: celui qui méprise autrui n'est pas si grand qu'il le croit.

Une solution proposée par l'auteur c'est de résoudre le problème au point important. Les indigènes sont mécontents des Français envoyés par le gouvernement parce que ceux-ci ne comprennent rien au Maroc. Malgré son importance vitale, cette considération est toujours négligée. Montherlant propose donc d'envoyer des officiers qui ont une connaissance du peuple marocain.<sup>1</sup>

Aux yeux des Français, ces indigènes étaient complètement inférieurs. " Cette grande question est d'abord une question de peau ".<sup>2</sup> L'homme met l'accent sur les caractères anatomiques si bien qu'il ne s'inquiète de rien. " Jusqu'alors, il n'y avait que des espagnols, qui regardaient avec dédain les Français "<sup>3</sup>, qui à leur tour, en faisaient de même avec les Marocains. On vouvoyait des garçons français tandis qu'on tutoyait des garçons espagnols.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 243.

<sup>2</sup> Ibid., p. 312.

<sup>3</sup> Ibid., p. 8.

<sup>4</sup> Ibid., p. 7.

Si on engageait des Arabes à tracer la piste, on les payait seulement quatre francs, tandis qu'on payait les ouvriers européens vingt francs. Même travail, jamais même paie.

Ce n'étaient pas seulement les Français qui profitaient des indigènes, mais les Arabes eux-mêmes tiraient profit de leurs compatriotes. Jilani accepte de mentir à ses compatriotes sur la construction de la piste pourvu qu'on lui construise un petit fandouk en échange.<sup>1</sup> " Ils ( les Arabes ) auront oublié. Ils ont l'habitude "<sup>2</sup>, explique-t-il à Auligny. Un autre Marocain, Yahia, rend service à Auligny en lui amenant Ram. C'est aussi Yahia qui conseille à son maître français de ne pas donner plus de 10 francs à sa femme de race indigène. Tous les deux --- Jilani et Yahia --- sont des représentants de ces gens qui peuvent tout faire pour plaire à leurs maîtres, afin de se garantir de meilleures conditions ou la prospérité plus tard, tandis que les indigènes, qui n'ont pas la chance de rester auprès des maîtres, souffrent aussi, car " il n' y a pas plus de justice pour l'indigène que pour les gens, le vendu, l'Arabe avec ruban rouge, qu'il a gagné en trahissant ses compatriotes ",<sup>3</sup>

Lorsqu'il rencontre Ram pour la première fois, il pense se débarrasser d'elle en une semaine. Pour lui, Ram ne diffère pas des

---

<sup>1</sup>Ibid., pp. 322-349.

<sup>2</sup>Ibid., p. 350.

<sup>3</sup>Ibid., p. 364.

autres prostituées; elle lui apporte seulement un plaisir charnel. Il lui donne rendez-vous chez Yahia. A son arrivée, il la pousse rapidement pour que personne ne le voit avec une indigène. Il n'éprouve que de la honte, mais son désir est plus ardent. Il ne pense à rien. " Enfin, voilà une chose qui est faite. En voilà le travail arabe ",<sup>1</sup> lui dit-il avant chaque séparation. Il lui paie le service, beaucoup moins qu'à Paris. " Se saouler à Alger lui coûtait 29 francs, à Paris 43 francs 25 ".<sup>2</sup> A son avis, " là-bas, tout s'achète ",<sup>3</sup> même la virginité.

Il y avait quand même quelques Français sympathiques avec les Marocains, on pourrait citer Guiscart et Bonnel.

On ne s'occupe pas ici au comportement sexuel de Guiscart --- son but unique est de faire l'amour ---, mais on mettra l'accent sur l'idée qu'il se fait du colonialisme. Ami d'Auligny, il critique la conduite de son ami. Lorsque celui-ci lui dit que tout s'achète au Maroc, l'autre l'interrompt: " C'est à Paris que tout s'achète ".<sup>4</sup> Huit ans dans ce pays africain lui ont appris à connaître suffisamment le coeur et la pensée des colonisés. Les indigènes, selon lui, ne sont pas du tout avides d'argent. Ils travaillent pour en gagner, c'est vrai, mais ils s'arrêtent s'ils

---

<sup>1</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 130.

<sup>2</sup> Montherlant, " Carnet XXXII ", Essais, p. 1213.

<sup>3</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 248.

<sup>4</sup> Ibid.

en reçoivent assez, " tandis que l'Européen se vendra toujours ", espérant une somme de plus en plus élevée.<sup>1</sup> Les gens civilisés profitent de l'intérêt de leur entourage, qui doit inévitablement demander une récompense. Les deux parties s'opposent, l'amitié entre eux se cassera facilement. " Je ne sais si, depuis qu'il y a en Europe un monde de travail, il est jamais arrivé une seule fois qu'un ouvrier européen fit cadeau d'une petite fleur à son patron ", dit-il à Auligny.<sup>2</sup>

Tel phénomène ne se voyait jamais en Afrique du Nord. Les indigènes, même exploités, restent toujours gentils. Les gens de la race la plus sale cèdent encore la place en autobus aux Français, qui ne disent rien.<sup>3</sup> Ce qu'il a vu tout au long de ses séjours au Maroc changeait son attitude et lui faisait mieux comprendre les colonisés. C'est pourquoi Guiscart " aime plaisanter avec les indigènes "<sup>4</sup>, dont il a pitié. Oh, " pauvre race vaincue "!<sup>5</sup>

Médecin, l'aide-major Bonnel fit connaissance avec Auligny lorsqu'il visitait les sites militaires. Auligny appréciait beaucoup son audace pour exprimer son avis sur le colonialisme ( au moment où il le rencontra, il avait changé d'attitude, sur ce même sujet; grâce

---

<sup>1</sup>Ibid.

<sup>2</sup>Ibid., p. 236.

<sup>3</sup>Ibid., p. 240.

<sup>4</sup>Ibid., p. 226.

<sup>5</sup>Ibid., p. 233.



à l'amour de Ram, mais il n'osait pas dire la vérité aux autres officiers, qui non seulement ne l'acceptaient pas, mais aussi essayaient de la taire.

Bonnel attaquait sévèrement le colonialisme français exercé sur les gens, qui " sont des hommes comme nous ".<sup>1</sup> Par nature, les Africains étaient francs, loyaux, mais quelques-uns d'entre eux devenaient corrompus à cause de Français. " Ce sont nos négociants qui leur ont appris à frauder ", déclara-t-il.<sup>2</sup> Pour améliorer la situation, il approuva les opérations violentes contre tous les oppresseurs.<sup>3</sup>

A ce point, il faut comprendre l'attitude de Bonnel. Il était gauchiste, antimilitariste, donc, à son avis, toute la méchanceté sociale ne pouvait se résoudre que par la force, la révolution, rien d'autre.

Malgré ses idées socialistes ou communiste, Bonnel ne pouvait pas supprimer son racisme. Il ne réclamait la justice que par la parole, jamais par les actions. Il tutoyait sans cesse ses patients africains. Il se hâtait avec les indigènes --- " Dépêchons-nous " <sup>4</sup> --- mais examinait minutieusement les Français, une demi-heure pour chacun. Promptement, il donnait la feuille de traitement d'un malade à un autre.<sup>5</sup> " L'indigène est un homme. Ses droits sont les

- 
1. Montherlant, La Rose de sable, p. 360.
  2. Ibid., p. 363.
  3. Ibid., p. 364.
  4. Ibid., p. 376.
  5. Ibid., p. 373.

mêmes que les nôtres. Il do ne traité exactement comme nous traitons nos compatriotes", da fièrement à son ami Auligny.<sup>1</sup>

Les Marocains n'avaie as beaucoup d'amis étrangers. Leurs expériences quotidiennes leur révélaient seulement le mauvais traitement de leurs maîtres. Quelques-uns acceptaient bien leur sort; il y avait quand même beaucoup qui résistaient.

Les sentiments d'infériorité et de soumission s'exprimaient dans la bouche des Arabes faibles, sans armes. Ram, par exemple, dévouait son corps, sa virginité à Auligny, qui n'éprouvait que le mépris. Peut-être le faisait-elle pour de l'argent, mais, en même temps, elle cédait à sa volonté car elle n'avait aucun autre choix. Chaque fois, elle se couchait sans bouger, ne protestant jamais: " si vous voulez ", disait-elle toujours à Auligny.

Sa dignité féminine serait plus dépravée si Guiscart acceptait de faire l'amour avec elle comme le voulait Auligny. Celui-ci jugeait Ram docile, avide d'argent, semblable aux autres quinze prostituées arabes qu'il avait connues. Il souhaitait donc la passer à son ami. Comme il comprenait mieux les indigènes, Guiscart refusa la volonté d'Auligny. Il comprit bien le coeur de cette pauvre fille. Ram ne ressemblait pas aux autres femmes. Malgré un désir ardent, il calma son sentiment. " Allez plus avant serait risquer, pour un plaisir, qui ne le vaut pas ", pensa-t-il.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Montherlant, La Rose de sable, p. 261.

<sup>2</sup> Ibid., p. 374

Avant d'être muté, Auligny demanda au père de Ram d'emmener celle-ci avec lui. Le père, mécontent, furieux, dut l'accepter à contre coeur. " C'est toi le chef. C'est toi qui commandes, nous qui obéissons Voilà"<sup>1</sup> dit-il sarcastiquement à son gendre. Ram résistait, en prolongeant le temps. Trop irrité, Auligny la réprimanda :

" Auligny - Comme tu es bête!

Ram - Vous savez bien qu'ils sont bêtes, les Arabes ".<sup>2</sup>

Elle lui parla comme si elle voulait dire " vous savez bien mais pourquoi avez-vous fait l'amour avec moi? "

Les Arabes se sentaient mal à l'aise en présence de leurs maîtres français, ne sachant jamais ce qui leur arriverait si leurs faits déplaisaient à ces gens civilisés. Un arabe cessa de chanter en rencontrant Auligny. De même que le chien: " Le chien Citron, qui jouait d'une façon enfantine avec un bout de chiffon, et tout à coup, voyant le regard du lieutenant posé sur lui, à l'instant cessait de jouer, baissait la tête, l'air prenaud ".<sup>3</sup>

Montherlant, à travers la bouche d'Auligny, constatait: " la tyrannie, voilà le premier vice de la colonie "<sup>4</sup> Les indigènes

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 469.

<sup>2</sup>Ibid., p. 486.

<sup>3</sup>Ibid., p. 334.

<sup>4</sup>Ibid., p. 318.



souffrant de telle administration résistaient de plusieurs façons. Ram, son père, par exemple, mentirent: Le mensonge est la seule arme d'une race vaincue.<sup>1</sup> Quant aux forts, ils choisirent au contraire la révolte. Des émeutes s'éclatèrent de place en place.

Du point de vue des soldats, " aux colonies, il faut être le plus fort "<sup>2</sup>, dit le colonel, commandant en chef de l'armée française au Maroc. " L'homme arabe est comme le cheval arabe: s'il n'est pas dirigé, c'est un corps sans arme", ajouta-t-il.<sup>3</sup> D'autres officiers étaient du même avis. Le capitaine Gobey, essayant de changer l'attitude d'Auligny, lorsque celui-ci demande pitié pour les indigènes, dit: " dans ce pays-ci, ils n'ont jamais eu la justice".<sup>4</sup> Il fallait conserver une telle administration, c'est-à-dire le contrôle rigide. Si les colonisés résistaient, tant pis pour eux. Ils seraient supprimés!

Auligny, - certainement Montherlant lui-même, - avait cherché en vain à changer l'attitude de ses compatriotes. A son avis, les problèmes ne se résoudreient que par un moyen pacifique. Il fallait " apprendre aux petits Français le respect de l'indigène"<sup>5</sup> . Il était préférable aussi d' " appliquer la loi, exactement la même,

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 233.

<sup>2</sup>Ibid., p. 430.

<sup>3</sup>Ibid., p. 491.

<sup>4</sup>Montherlant, La Rose de sable, p. 431.

<sup>5</sup>Ibid., p. 367.

aux Français et à l'Arabe".<sup>1</sup> Ce qui était urgent c'était de diminuer le sentiment d'infériorité, d'inégalité des indigènes. Son opinion différait complètement de celle des autres officiers. " Dieu! il doit être plus facile de parler au Pape, ou au Grand-Turc, qu'à un homme du peuple ou de la petite bourgeoisie ", se disait-il, " mais parler à un adjudant, par le grade, sans le froisser, ça, c'est une tâche surhumaine ",<sup>2</sup>

Les deux parties adverses ne se compromettaient pas. Les scènes sanglantes étaient dispersées. Les Français et les indigènes souffraient presque autant. La parole de Guiscart --- " Quand les causes demeurent, les effets se reproduisent"<sup>3</sup> --- pourrait signifier quelque chose comme tant que les gens sont mal traités, la paix, l'amitié ne se réaliseront jamais. Toutes les deux n'existeront que dans les livres, les discours, etc. Les indigènes souffraient assez du sort de leur pays. Pourquoi devait-on leur faire plus de mal.? Ne valait-il pas mieux chercher " une façon de reconnaître qu'on est vaincu, et d'offrir ses services au vainqueur, tout en conservant sa dignité"<sup>4</sup>? Par cette méthode subtile, " l'Afrique du Nord resterait française".<sup>5</sup>

Tel était le propos d'Auligny, peut-être celui de Montherlant lui-même. Tout en le considérant, surtout la dernière phrase,

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 368.

<sup>2</sup>Ibid., p. 147.

<sup>3</sup>Ibid., p. 532.

<sup>4</sup>Ibid., p. 322.

<sup>5</sup>Ibid.

on pourrait interpréter l'avis de Montherlant sur le colonialisme de deux façons: la première: il n'était pas contre le principe du colonialisme, mais, comme condition, les colonisés devaient être traités avec dignité. Ou bien, Montherlant, selon la deuxième interprétation, n'approuvait pas le colonialisme, mais ne pouvant rien faire d'autre, il laissait tout, mais demandait ardemment l'indulgence, la compréhension, la pitié des autorités concernées.

L'attitude de l'auteur vis-à-vis du colonialisme est défendue par beaucoup de personnes. Cela ne signifie pas que lui seul s'intéresse aux problèmes auxquels l'humanité est confrontée. En réalité, il y a d'autres auteurs contemporains comme Malraux ou Saint-Exupéry qui s'intéressent aux mêmes problèmes. Ces auteurs écrivent aussi des oeuvres en ce sens comme par exemple la Condition humaine de Malraux.

ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย